



**Discours de Jean-François Guthmann,  
Président de l'OSE (Œuvre de Secours aux Enfants),  
lors de l'hommage solennel à Elie Wiesel le 11 juillet 2016**

Monsieur le Premier Ministre, Madame la Maire de Paris,

Je souhaite tout d'abord remercier Mme Hidalgo, Maire de Paris, qui en rendant hommage à Elie Wiesel, a évoqué la qualité de l'action conduite aujourd'hui par l'OSE, qui est le reflet de la qualité de nos relations quotidiennes avec les élus et les services de la Mairie de Paris.

Ici même il y a 4 ans nous célébrions le centenaire de l'OSE.

Né à St-Petersbourg en 1912 à l'initiative des médecins juifs, l'OSE organise un réseau de centre de soins, de prise en charge d'enfants en difficulté, « de gouttes de lait ». En 1923, l'OSE doit quitter la Russie bolchevique pour Berlin, puis en 1934 c'est à Paris qu'elle s'installe.

Pendant la guerre, l'OSE devient la principale œuvre de sauvetage des enfants juifs en France.

A la libération, au-delà des orphelins de France, suite à une campagne menée par l'aumônier Herschel Schacter avec l'appui actif de Geneviève Anthonioz de Gaulle, l'OSE sera désignée par le Général de Gaulle pour prendre en charge le millier d'enfants et d'adolescents rescapés du camp de Buchenwald. Issus des villages les plus reculés de Pologne, de Roumanie, de Hongrie ou de Tchécoslovaquie, ces enfants attendaient que l'on statue sur leur sort. 535 arrivent en France dont 426 pris en charge par l'OSE.

Avant d'être regroupés à Buchenwald, ils ont subi les ghettos, les camps de travail forcé, les sélections, les marches de la mort.

Elie Wiesel est de ceux là.

Il est né à Sighet, un petit village des carpathes qui à l'époque faisait partie de la Hongrie (actuellement en Roumanie).

Dans *La Nuit*, il raconte qu'il était profondément croyant, attiré par la mystique juive et la Kabbale, que son père avait une place de notable dans la

communauté. Tous les Juifs de Sighet ont été déportés à Birkenau en mai 1944. Il a survécu avec son père jusqu'à Buchenwald. Puis il reste seul. Il a 16 ans et lorsqu'arrivent les américains le 11 avril ils ne peuvent que réciter la prière des morts. Certes, il y a un sentiment de libération, mais aucune joie.

Ecouis fut un choc, pour tous : pour les jeunes qui n'acceptent pas de se retrouver dans un camp, en quarantaine ; pour les adultes qui ne comprennent rien.

Les problèmes qui surgissent sont nombreux et de nature très diverse. La détresse de ces jeunes est à la mesure de l'expérience vécue et les problèmes auxquels ils sont confrontés à la mesure de l'incompréhension de leur situation. Il faut se représenter les difficultés rencontrées pour mettre sur pied, dans les conditions de dénuement de l'après-guerre, un centre d'accueil correctement équipé pour 472 personnes ainsi qu'une organisation susceptible d'assurer un vrai contrôle médical.

Conçu comme transitoire, le centre ferme ses portes en août 1945.

Pour Elie Wiesel c'est incontestablement le 1<sup>er</sup> stade de la réadaptation qui se manifeste symboliquement d'ailleurs par l'écriture, puisqu'il demande du papier et un crayon et qu'il commence un journal intime.

Réadaptation à quoi ? Comment avez vous fait pour vous réadapter à la vie. La question est en fait très mal posée, il faudrait plutôt demander : Comment avons-nous réussi à réapprendre à respecter les morts tout en rejetant la mort ?

Les éducateurs mêmes les plus chevronnés n'étaient pas préparés.

*« Pauvres moniteurs et monitrices. Croient-ils pouvoir nous éduquer, nous qui avons regardé la mort en face ? Nous en savons plus qu'eux et plus que leurs Maîtres sur les mystères de l'existence et de la création, sur la fragilité de la connaissance et la fin de la Création, sur la fragilité de la connaissance et la fin de l'Histoire. Le plus jeune d'entre nous possède une somme d'expériences plus vaste que le plus âgé parmi eux. Comment peuvent-ils comprendre notre besoin de garder quelques restes de gâteau sous nos oreillers ? Et la méfiance que nous inspire n'importe quel inconnu ? La parole qui revient le plus fréquemment sur nos lèvres ? « Vous ne pouvez pas comprendre ».*

Et pourtant à Ecouis, le jeune Elie Wiesel fait de belles rencontres féminines Niny, Gaby Cohen et Rachel Minc qui parlait le yiddish et qui était devenue leur confidente

« Une jeune femme brune d'origine alsacienne, fine, gracieuse, au sourire envoûtant, fait partie de l'équipe des moniteurs ; elle s'appelle Niny. Elle comprend notre yiddish et essaie même de le parler. Combien de garçons la voient dans leurs rêves ? Par son éducation, elle se sent proche de notre groupe religieux qui l'adopte aussitôt. Une autre, Rachel Minc, un peu plus âgée, porte sur son visage une tristesse émouvante : l'OSE l'a engagée parce qu'elle est poétesse. Le soir, elle nous déclame des vers et des contes d'Itzhak-Leibush Peretz. C'est elle qui, dans les années cinquante, me fera découvrir Nikos Kazantzakis et le secret qui les liait l'un à l'autre. »

Ecouis, c'est aussi pour Elie Wiesel le moment où lui qui se croyait seul au monde retrouve ses deux sœurs, intense moment d'émotion et de reconstruction intérieure

Les plus religieux partent ensuite à Ambloy

Ils sont quatre-vingt-un, en majorité orthodoxes, ainsi que les plus jeunes, à Ambloy, dans un superbe château de 40 chambres prêté pour l'été, puis au château de Vaucelles à Taverny.

Tous ont un souvenir ému de cette période “ pont indispensable entre les camps et la vie nouvelle. ” Élie Wiesel<sup>1</sup> qui faisait partie de ce groupe rend, dans ses mémoires, un vibrant hommage à ses monitrices de l'époque, Judith et Niny.

*Comment as-tu fait, Judith, comment avez-vous fait pour nous apprivoiser ? Niny, cette jeune éducatrice si belle et si dévouée, comment a-t-elle fait pour tenir tant de semaines parmi nous, avec nous ? (...) Rationnellement, Judith, nous étions condamnés à vivre cloîtrés, comme de l'autre côté de la muraille. Et pourtant, en peu de temps, nous réussîmes à nous retrouver du même côté. Ce miracle-là, à qui le devons-nous ? Comment l'expliquer ? À quoi l'attribuer ? À nos affinités religieuses ? Aux vôtres ? Le fait est que tous ces enfants auraient pu basculer dans la violence ou opter pour le nihilisme : vous avez su les diriger vers la confiance et la réconciliation.*

---

<sup>1</sup> Elie Wiesel, *Tous les fleuves vont à la mer*, Paris, Seuil, 1994.

Ce fut un moment privilégié, de juillet à octobre 1945, dans un endroit de rêve, loin du monde, où ces jeunes ont pu commencer à se réparer.

*« Niny ne le sait pas, mais Kalman et moi composons à sa gloire des poèmes enflammés et médiocres en yiddish. Innocents ? Oui. Platoniques ? Oui encore. Et pourtant, l'attirance que nous avons ressentie pour elle me paraît aujourd'hui bien compréhensible : vivant entre garçons, comment n'aurions-nous pas été subjugués par la présence de Niny, si féminine, si affectueuse ? Dès que je l'apercevais, mon cœur se mettait à battre violemment. »*

Elie Wiesel se lance à corps perdu dans l'étude. Il dit que ces années de retour à la vie et de formation, il les doit à l'OSE, premier regard sur la liberté, la mémoire et surtout les jeunes filles.

La fête de kippour, la première célébrée depuis leur libération, donne lieu à un débordement de ferveur et d'émotion.

Puis tout le groupe part à Taverny au château de Vaucelles, d'octobre 1945 à septembre 1947.

La vie de groupe dans un cadre ouvert, sans autorité excessive, a permis de stabiliser affectivement ces adolescents et de les réadapter progressivement à la réalité. La qualité de l'encadrement, l'attitude tolérante des deux éducatrices qui ont fait l'effort d'apprendre le yiddish et d'appeler les adolescents par leurs prénoms, expliquent aussi la réussite de Taverny. Ces adolescents avaient la possibilité d'être ce qu'ils étaient. Enfin la vie religieuse a fait le reste.

À Taverny, certains ont pu rattraper des étapes sautées dans la construction de leur personnalité. Eux qui n'avaient eu ni enfance ni adolescence pouvaient enfin, dans ce cadre protégé, régresser ou simplement connaître l'insouciance.

Pour Elie Wiesel, Taverny est le temps de la recherche et le mérite de l'OSE est de lui avoir laissé le temps de se chercher

*« l'OSE s'arrange en 1947 pour que François Wahl me donne des cours particuliers. Grand, élancé, les traits fins, un peu désœuvré, la tête toujours inclinée, il jouera un rôle dans ma vie. Excellent professeur, intuitif autant qu'érudit, doté d'une imagination effervescente, il m'initie à ce que les enseignants français aiment le plus : l'explication de texte. »*

On a là une des clefs du pourquoi, il a utilisé le français pour ses premiers écrits, en dehors de la *Nuit* écrite en yiddish. Le français est la langue de sa renaissance.

Il y a une autre rencontre qui structure sa pensée et qui fait le pendant de François Wahl, celle d'un maître talmudique, c'est Shoushani, un mystérieux personnage, totalement insaisissable qui fut le maître d'Emmanuel Lévinas.

*« C'est en 1947 que Shoushani réapparait dans ma vie. Pendant deux ou trois ans, il m'enseignera sans relâche la perplexité et l'angoisse, et je crois n'avoir jamais oublié ses leçons. A ses côtés, j'appris beaucoup sur les limites du langage et de la raison, sur les emportements du sage, du fou aussi, sur le cheminement obscur et persistant d'une pensée à travers les siècles et les cultures, mais rien sur le secret qui l'entourait. »*

La dernière étape oséenne d'Elie Wiesel c'est la maison d'enfants de Versailles

L'ambiance religieuse de la maison convient tout à fait au jeune homme A Versailles. On observe le shabbat et les fêtes. On va à l'office matin et soir. Le vendredi soir est une fête renouvelée chaque semaine. Le temps s'arrête, la maison ouverte à bon nombre d'invités étrangers s'apprête à accueillir le shabbat avec des chants à table et en dehors, Elie Wiesel (Leiser) jouait du violon, mais surtout entonnait de sa belle voix de contre-altiste, les chants du shabbat en yiddish ou en araméen. Deux bouts de phrases du Zohar, apprises à Sighet, sa ville natale bouleversaient tout le monde, y compris les religieuses d'à côté qui ouvraient leur fenêtre pour l'écouter. (d'après le témoignage d'Izïo Rosemann)

Le jeune Lieser ne sait pas trop quoi faire de sa vie, ni quelle orientation prendre. Il est tenté comme certains de ses camarades et des enfants de l'OSE de Versailles de partir en Palestine. De longues conversations ont lieu entre copains.

*« Quant à moi, je reste indécis. Essayer de m'inscrire au Conservatoire ou à la faculté des Lettres ? La Terre sainte m'attire, mais je ne me sens pas encore prêt. J'ai dix-huit ans et je vis en suspens. Que faire de ma vie, et où le faire ? Je*

*travaille avec François, avec Shoushani, je lis tout ce qui me tombe entre les mains. C'est bête mais, avant de découvrir Malraux, Camus et Mauriac, je lis La Critique de la raison pure (ne riez pas) en yiddish. Le Capital aussi. Et Hegel. Et Spinoza. La philosophie m'accapare, me dévore. »*

Le mérite de l'OSE est d'avoir su laisser du temps au jeune homme et de l'avoir encouragé à faire des études.

En 1947, il a enfin choisi, il s'inscrit en fac de lettres à la Sorbonne, il a 18 ans. Un an après, il part à Tel Aviv avec une carte de correspondant étranger, pour le compte du journal yiddish de l'Irgoun, *Zion in Kampf*, la lutte de Sion. C'est ainsi qu'il entame sa carrière de journaliste.

Le cordon ombilical avec l'OSE est alors coupé.

Jusqu'il y a 8 ans les relations entre Elie Wiesel et l'institution étaient distancées. Puis en 2008, l'OSE et l'Institut Universitaire des Etudes Juives décident d'organiser son 80<sup>e</sup> anniversaire, placé sous le signe de la fête, de la réflexion et de l'amitié.

Que du bonheur...c'est ce qui me vient à l'esprit pour résumer ce que furent les deux journées de la célébration autour d'Elie Wiesel ; un bonheur pur, un bonheur cristallin, le bonheur de la rencontre avec l'écrivain, le poète, le passeur de mémoires, qui sait traduire en mots simples la noirceur de la catastrophe, mais aussi la beauté de la vie.

Et cette vie, elle renaît à Taverny, à l'OSE, par l'OSE. Son message de gratitude à l'égard de la France et de notre association est un superbe hymne mais aussi un merveilleux encouragement à poursuivre le travail entrepris dans le projet que l'on s'est choisi.

Instants de magie absolue que ces retrouvailles après 63 ans, avec le château, le parc, le cèdre majestueux, avec ses éducatrices toujours aussi jeunes et belles, Nini et Judith, ses camarades David, Isio, Lolec, du temps où Elie était Eliezer et surnommé « Leiser » Et puis, toutes les générations qui se sont succédé ensuite au Château de Vaucelles, désormais « Maison Elie Wiesel »

De toutes ces célébrations hassidiques (pour emprunter le titre d'un livre d'Elie), je garderai en mémoire l'image du prix Nobel de la paix, debout sur le perron, derrière un vieux pupitre, une ribambelle d'enfants de la maison à ses pieds, nonchalamment allongés sur les marches, au milieu des cartables qu'ils viennent de jeter à terre en rentrant de l'école.

« Leiser » parle de sa voix de conteur, chaude, chantante, mélodieuse.

Il évoque ses années à Ambloy puis à Taverny, les chabbats qu'il y passait, l'apprentissage du français, ses maîtres, ses amis, la chorale, les filles, les premiers émois, sa foi et ses doutes. Il évoque aussi ses combats pour les droits de l'homme au Darfour, au Tibet, au Moyen-Orient, pour la libération des juifs d'URSS, la mobilisation des Nobels pour la paix, ses rencontres avec les grands de ce monde : Clinton, Rabin, ou le Dalai Lama.

Madame la Maire de Paris, il y a un instant, vous souligniez la qualité du travail réalisé par les équipes de l'OSE, vous comprenez à présent que nous le devons largement au fait d'être juché sur les épaules d'un géant.